

## ENRACINEMENT ET MOBILITÉ: PERSPECTIVES DE MAÎTRISE DE L'ESPACE SOCIAL RURAL

*António Custódio Gonçalves*  
Universidade do Porto

Ces réflexions se centrent sur la liaison dynamique entre la manière dont l'espace rural est vécu, la manière dont les acteurs sociaux perçoivent les changements qui s'opèrent, ainsi que leurs capacités et initiatives d'innovations dans la manière dont ils s'approprient et habitent cet espace.

Nous voulons mettre en évidence quelques éléments pour une problématique théorique et une perspective d'analyse, envisageant l'espace social rural tant comme support structurel de possibilités objectives, que comme support structurel de significations, de sens, de perspectives et de projets<sup>1</sup>. Cet espace prend des significations différentes selon la diversité des acteurs sociaux dans son utilisation, c'est-à-dire selon qu'il est utilisé par des agriculteurs, par des ruraux, par des touristes ou par des citoyens qui tendent à le définir à leur manière et selon leur intérêt. Il est donc un objet d'appropriation; mais il est aussi un élément de production, un milieu où dans le même espace coexistent simultanément plusieurs activités et plusieurs acteurs qui chacun à sa manière transforme cet espace, en imposant et en légitimant son usage. Cet espace socialement structu-

---

<sup>1</sup> RÉMY, J., VOYÉ, L., SERVAIS, E. – *Produire ou Reproduire?*, 2 tomes, Les éditions Vie Ouvrière, Bruxelles, 1978-1980;

MORMONT, M. – «L'espace rural comme enjeu social», *Recherches Sociologiques*, vol. IX, n.º1, 1978, pp. 9-26.

ré est à la fois signification, perception et représentation. Ainsi nous cherchons à articuler, d'une part, l'analyse des pratiques des acteurs sociaux et, d'autre part, comment, à partir de ces pratiques dans l'espace et vis-à-vis de l'espace, peuvent se concevoir des perspectives et des stratégies du développement et du devenir rural.

Pendant les années soixante et soixante-dix on assiste au Portugal à des importants mouvements migratoires: l'exode des populations rurales vers les régions urbaines et une grande mobilité spatiale de la population surtout rural vers les pays les plus industrialisés de l'Europe<sup>2</sup>. L'attraction de la société urbaine sur la société rurale dans l'ensemble du pays s'est faite au niveau du secteur tertiaire, tandis que la guerre coloniale et la croissance de l'économie de l'Europe occidentale ont accéléré les flux migratoires très forts surtout dans les régions du Nord et du Centre. Les villageois qui sont partis en Europe n'avaient pas tellement de projets de grandes innovations; ils organisaient leur vie en fonction d'un retour au lieu d'origine où ils appliquaient leurs économies dans la construction d'une maison et l'achat de terrains, valeur sur laquelle se base le prestige de la société rurale.

Depuis soixante-quatorze, s'opère le retour spontané ou provoqué d'un grand nombre d'émigrants des pays du centre de l'Europe et le retour en masse des résidents dans les anciennes colonies, dus surtout à la crise économique dans les pays industriels de l'Europe et à l'implantation d'un nouveau régime politique au Portugal, ainsi qu'aux changements socio-politiques en Afrique.

Avec ce retour, d'autres phénomènes se développent: les difficultés accrues des villes industrielles comme Lisboa, Porto et Setúbal, la réussite de petites et moyennes entreprises dans les régions d'industrialisation plus récente, de même que la consolidation du secteur touristique. Des flux migratoires importants s'opèrent entre les villes et leurs banlieues qui sont associés à des mouvements pendulaires.

Au sein même de la population rurale, la proportion des agriculteurs se réduit sensiblement et parmi ces agriculteurs s'accroît la minorisation de ceux qui ont tendance à développer un «*ethos*» d'entrepreneurs agricoles et de s'adapter aux technologies modernes. Tandis que ces derniers répondent à une logique d'investissement, d'intérêt et de profit, les agriculteurs traditionnels gèrent des petites exploitations pour satisfaire à ses principaux besoins, se contentant

---

<sup>2</sup> MANUELA SILVA et al. – *Retorno, emigração e desenvolvimento regional em Portugal*, Instituto de Estudos para o Desenvolvimento, Lisboa, 1984;  
POINARD, M. – «Emigrantes retornados de França: a reinserção portuguesa», *Análise Social*, vol. XIX, n.º 76, 1973, pp. 261-297.

d'une faible mécanisation et d'une faible étendue de terre pour cultiver, de manière plus ou moins autarcique et autoconsommatrice; ils vivent dans un espace fort limité, le village étant leur cadre de vie quasi exclusif. C'est à cet espace fortement limité que correspondent leurs aires d'échanges économiques et sociaux.

D'autres catégories de ruraux travaillent presque exclusivement à l'extérieur du village. L'espace du village n'est donc pas un élément fondamental pour ces groupes de travailleurs, car ils ne dépendent pas du village au niveau de leur position dans la structure de production. Ce sont des catégories sociales dont les possibilités économiques sont relativement faibles et dont l'attachement à leur espace de résidence est fort. Les travailleurs plus jeunes et qui trouvent leur travail prioritairement à l'extérieur du village sont ceux qui diffusent dans le milieu rural des pratiques du milieu urbain et qui accentuent la liaison entre le monde urbain et le monde rural. D'autre part, ceux qui consentent à une migration définitive sont ceux qui peuvent le plus espérer une certaine mobilité sociale, tout déplacement dans l'espace étant en quelque sorte aussi un déplacement dans la structure sociale.

Ces acteurs différents déterminés par leur appartenance ou non à la structure de production du village, et qui vont en fonction de cette position avoir des projets, des utilisations et des représentations différentes de l'espace villageois, ne sont plus définis au niveau de la hiérarchisation sociale par l'espace social et par l'espace de production que constitue le village. «Parmi les villageois de souche, l'importance du travail urbain, ou du moins extérieur au village, conséquence des reconversions, fait que la hiérarchisation sociale trouve son principe ailleurs que sur la scène locale, sur le marché du travail urbain»<sup>3</sup>.

D'autre part, un autre phénomène se développe: le bouleversement du rapport quantitatif entre les habitants ruraux permanents et les citadins seconds résidents. L'élévation généralisée du niveau de vie, le mythe du rural, la quête de la «*communauté villageoise*» perdue, la montée des orientations écologiques par le «*retour à la nature*», ainsi que l'extension des temps libres et des vacances entraînent ce que Placide Rambaud appelle l'invasion et la colonisation des villages et des régions rurales par la société urbaine<sup>4</sup>.

Ce phénomène pose la question de savoir dans quelle mesure et par quels moyens les habitants permanents du village gardent le

---

<sup>3</sup> CHAMBOREDON, J. C. – «Les usages urbains de l'espace: du moyen de production au lieu de récréation», *Revue Française de Sociologie*, n.° 1, 1980, p. 118.

<sup>4</sup> RAMBAUD, PI. – *Société rurale et urbanisation*, Seuil, Paris, 1969.

contrôle de celui-ci, quels conflits et tensions suscite cette coexistence et quelles transformations induit cette situation.

Les modèles culturels issus de la tradition rurale, comme disposition structurée et structurante de la mentalité et de l'habitus, au sens de Pierre Bourdieu<sup>5</sup>, sont touchés par des valeurs et des concepts typiques de la société urbaine, tels que les concepts de travail, productivité et rentabilité. La présence de ces valeurs induit une autre conception de vie, différente de l'auto-subsistance caractéristique des sociétés paysannes. Longtemps évaluée négativement comme lieu de perversion et d'artifice, la ville a progressivement conquis une image positive. Les ruraux toutefois ont une image ambiguë de la ville comme lieu privilégié de progrès matériel et d'enrichissement mais en même temps génératrice de destruction des valeurs humaines.

Ces modèles culturels ne sont pas sans importance, car ils sont encore structurants du mode de vie de certains groupes appartenant au village, les agriculteurs traditionnels. Mais d'autres modèles coexistent dans l'hétérogénéité du monde rural: la transformation de l'agriculture, l'importance du travail à l'extérieur du village, l'évolution de la structure spatiale sont des éléments nouveaux qui participent à la transformation de la structure spatiale du village et qui mettent en place des référents nouveaux. L'évolution du mode de vie dans le village subit l'influence directe et indirecte de modèles culturels induits par les pratiques de ceux qui travaillent en ville et produits par la ville; les références culturelles des citadins dans le village modèlent les références culturelles des villageois.

Les pratiques des acteurs travaillant en ville et résidant au village, d'une part, ne sont pas homogènes: valorisation de la sédentarité, de l'enracinement local et régional ou une attitude positive à l'égard de la mobilité spatiale. Ce sont surtout les couches plus jeunes, les hauts niveaux de formation et la couche moyenne salariée qui valorisent la mobilité. Au contraire, ceux qui valorisent le plus la sédentarité sont, généralement, les plus âgés, les bas niveaux de formation, les petits indépendants et les couches ouvrières populaires, ainsi que les couches moyennes résidant en périphérie dont le modèle de résidence est lié surtout aux décisions individuelles des ménages et aux jeux du marché foncier.

D'autre part, les perceptions et les pratiques des citadins, venant s'installer en première ou en seconde résidence en milieu rural, par rapport aux villages et aux villageois ne sont pas non plus homogènes. Tandis que les petites couches moyennes, par exemple petits fonctionnaires, petits commerçants, employés du tertiaire, artisans, tendent à s'assimiler davantage aux modèles villageois, cherchant parmi

---

<sup>5</sup> BOURDIEU, P. – *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Paris-Genève, 1972.

les ruraux un milieu d'insertion, les autres couches moyennes et les couches supérieures, au contraire, ont tendance à vivre de façon plus isolée et autonome par rapport au village. Les pratiques de ces seconds résidents, avec leurs équipements et leurs modes de vie, risquent le plus de bouleverser le village et d'entraîner le plus de changement tant au niveau économique qu'au niveau social et culturel. Le rapport à l'espace qui caractérisait la communauté rurale connaît ainsi une mutation et s'inscrit dans ce que Raymond Ledrut (le Maître et Ami dont nous tous regrettons le décès en janvier dernier) appelle un nouveau type spatio-temporel<sup>6</sup>.

Les pratiques sociales des touristes s'inscrivent aussi dans le même processus. Ceux-ci se distinguent par une sociabilité qui s'inscrit dans l'espace et dans l'utilisation faite de l'espace et du paysage. Le tourisme de masse, par exemple en Algarve, caractérisé par l'anonymat et la puissance économique des promoteurs immobiliers et par la promotion touristique considéré comme une atteinte à l'environnement et à la culture régionale, se distingue du tourisme de seconde résidence ou de réappropriation d'anciennes fermes ou bâtisses, devenu commun dans les régions surtout de Trás-os-Montes et Beiras. Dans ce dernier cas les touristes préfèrent des espaces ruraux peu denses et peu touchés par l'urbanisation ou l'industrialisation ou par le tourisme de masse et qu'ils peuvent valoriser comme lieux d'exploration et de créativité et vivre en rupture de ce qu'ils vivent dans leur lieu de travail. Ce qui importe, selon l'expression de Pierre Sansot, c'est «l'imaginaire auquel la résidence secondaire participe ou comment elle permet un vécu social de la secondarité»<sup>7</sup>.

Quelles sont les effets des images produites par ces seconds résidents sur les ruraux? Les pratiques et les discours tenus de la ville sur le rural et sur la campagne vont susciter une confrontation entre les modèles culturels différents et inégaux dans leur capacité d'imposition<sup>8</sup>. L'ensemble des pratiques des citadins, toutefois, ne semblent pas être des références conscientes pour les villageois; l'indifférence et l'autonomie semblent être les caractéristiques principales de la coexistence des citadins et des villageois, même s'il y a coexistence et mélange spatial des différences, d'autant plus possible selon que la distance culturelle entre eux est plus grande. Les modèles culturels des agriculteurs traditionnels, par exemple, semblent être fortement structurants; ceux-ci ne se remettent pas en question et ne s'identifient pas aux pratiques des citadins.

<sup>6</sup> LEDRUT, R. – *La révolution cachée*, Casterman, Tournai, 1979.

<sup>7</sup> SANSON, P. et al. – *L'espace et son double*, Ed. Champ Urbain, Paris, 1978, p. 16.

<sup>8</sup> VOYÉ, L. – «Villageois et citadins: dialectique de l'autonomie et du contrôle dans l'espace du village», in J. G. SIMON (éd.), *Expériences conflictuelles de l'espace*, tome II, Ciaco, Louvain-La-Neuve, 1979, pp. 741-777.

Dans un espace fonctionnel les conflits d'usage tendent à se transformer en conflits de significations et de représentations. Les citadins regardent les ruraux comme une communauté vivant le modèle de l'harmonie dans la hiérarchie, un milieu d'interconnaissance, d'entraide et de contrôle, à l'intérieur duquel s'organisent l'identité et la sécurité et se situent toutes les relations et les représentations de l'extérieur. Mais cette communauté n'est pas sans conflits. Le modèle de l'harmonie dans la hiérarchie et le modèle de la compétition pour l'égalité, ainsi que le rural et l'urbain ne constituent pas deux ordres de réalités spécifiques et distincts ayant des objets autonomes et des sociologies différentes<sup>9</sup>. Concevoir le village comme lieu de la communauté idéale (cette idéalisation est parfois sous-jacente à l'opposition «*Gemeinschaft/Gesellschaft*») en n'associant à celle-ci que des connotations positives peut aboutir, en fait, à bouleverser la coexistence entre les citadins et les villageois et à limiter les capacités de changements et d'innovations de ceux-ci.

La vie sociale villageoise procure une série d'avantages: le village constitue un espace de relations sociales, d'échanges, d'entraide et de voisinage qui fonctionnent occasionnellement et à long terme par le biais de la compensation «*do ut des*», selon les besoins. Ainsi, par exemple, le logement n'est pas seulement moins cher dans les villages, mais il peut être aménagé, transformé ou construit en faisant appel aux ressources des parents et des amis. Plus on descend dans la stratification sociale, plus la logique de la nécessité et le poids des contraintes matérielles, comme par exemple la recherche d'une sécurité au niveau du marché du travail ou de l'espace industriel ou l'expression d'une promotion, ont tendance à s'imposer de façon impérative. La mobilité définitive ou pendulaire ne peut se vivre que dans les limites de ces contraintes et les formes matérielles de l'habitat s'organisent à partir de ces contraintes.

Certains comportements liés à la mobilité et à l'habitat s'accompagnent de l'implantation dans l'espace d'éléments matériels signifiant des affectations ou des fonctions particulières pour certaines de ses parties différemment perçues et vécues. Les diverses couches sociales se différencient très fortement dans les modes d'habitats choisis, leurs critères d'insertion spatiale et dans leur perception de l'enracinement, des déplacements et de la mobilité.

Ainsi, dans le cas par exemple des ouvriers-paysans, s'agissant de conserver un réseau de relations locales et familiales et éventuelle-

---

<sup>9</sup> CHAMPAGNE, P. – «La restructuration de l'espace villageois», *Actes de la recherche en Sciences sociales*, n.° 3, 1975, p. 66;

MINGIONE, E. – «Urban Sociology beyond the Theoretical Debate of the Seventies», *International Sociology*, vol. n.° 2, 1986, pp. 137-153.

ment un petit patrimoine hérité, c'est le groupe local villageois qui est choisi, ce qui permet un attachement à l'espace local, attachement sentimental mais aussi objectif, conservant son intégration à un groupe réel, à un réseau de solidarité.

Il en va de même pour les couches moyennes et supérieures soumises à des mouvements pendulaires, dont les choix contraints sont des priorités économiques et matérielles (par exemple le fait d'habiter une maison de famille, ou du fait que le village possède un parc immobilier ancien accessible assez aisément, que ce soit par héritage ou par achat), ou des priorités culturelles (par exemple les possibilités d'accès aux loisirs et aux équipements sociaux pour les enfants) ou des priorités symboliques (par exemple la possibilité de créer un espace familial dans et autour de la maison, avec des jardins et des espaces publics) avec l'attachement à la production de signes distinctifs dans la forme de la maison et dans l'aspect visuel de l'environnement, ou encore des priorités aux relations sociales (par exemple, s'insérer dans un espace socialement homogène où l'identification sociale se réalise sur la base de similitude de positions élevées, ou à l'inverse, dans un milieu socialement hétérogène dont les relations sont asymétriques).

Enfin, pour ceux dont la résidence dans un contexte rural est le moyen de développer des alternatives ou des innovations, les espaces privilégiés sont plutôt des espaces périphériques, peu coûteux et symboliquement plus traditionnels, en ce sens qu'ils représentent le mieux l'envers du monde urbain et industriel. Pour ces «*néo-ruraux*», l'espace rural n'est plus seulement vécu comme un espace local avec des formes de solidarité comme un simple effet du social, mais comme une dimension constitutive d'un réseau économique, social et culturel, puisqu'il y a un projet délibéré d'enracinement dans un espace local, anti-urbain, avec des réseaux de relations faisant liaison avec la ville.

Par conséquent, les mouvements pendulaires ne peuvent être définis dans une perspective technique en termes de rationalité économique (envisagée à un niveau individuel ou collectif) et rationalité spatiale, ou dans une perspective psychologique, qui envisage ces migrations comme des effets des logiques de localisation des entreprises et des emplois et des logiques de ségrégation urbaine<sup>10</sup>. La mobilité ne peut pas être découpée à partir d'une typologie matérielle des déplacements. Elle doit être appréhendée comme un comportement global qui met en cause espaces et réseaux sociaux, eux-mêmes reliés entre eux par un système de relations non uniformes, comme une faculté de rentabiliser, d'organiser ou de mettre en rela-

---

<sup>10</sup> PINÇON-CHARLOT, M. et al. – *Ségrégation urbaine*, Anthropos, Paris, 1986.

tion des espaces de réseaux ou de positions différentes, dans le but d'en tirer des avantages<sup>11</sup>. Les migrations alternantes peuvent être des simples déplacements dans l'espace de choses, d'informations et de personnes, dans la mesure où elles permettent aux gens d'aller changer un capital de prestations contre une rémunération. Plus les déplacements sont pratiqués selon la logique de la nécessité, plus ils s'identifieront à des simples mouvements. Elles deviendront, par contre, des formes de mobilité, quand les bénéfices acquis sur le marché du travail, qu'ils soient symboliques, culturels ou économiques, permettent de renforcer une ou plusieurs positions dans d'autres réseaux. «La mobilité est la réussite d'un projet constitué par des tensions entre deux exigences qui peuvent être opposés»<sup>12</sup>. Dans la mobilité, la position sur le marché du travail et dans l'espace résidentiel local est déterminante, puisqu'elle conditionne de façon décisive le poids des contraintes et la capacité de rentabilisation d'avantages divers; aussi sont fondamentales les relations que les acteurs entretiennent avec leurs pratiques réellement vécues et la manière dont les rapports au village s'articulent à la hiérarchie des espaces et à leur système de relations.

Ainsi, en ce qui concerne l'espace résidentiel, les logements portent, outre la valeur économique, une valeur symbolique, comme valeur de distinction et d'investissement, comme objet de classement et d'identification. Chaque logement par sa proximité avec d'autres et par sa position dans l'espace social est aussi une possibilité d'accès à des relations sociales, à des réseaux et équipements culturels et sociaux.

La coexistence des citadins et des villageois, dans l'ambiguïté de leurs rapports, tend souvent à transformer l'organisation et la signification de l'espace rural et de son bâti.

La mobilité, donc, n'est pas un phénomène linéaire simple. Elle n'est pas nécessairement séparable de l'enracinement comme pratique productrice de sécurité et/ou de valorisation, et l'habiter comme forme d'enracinement n'est plus nécessairement lié à l'habitat.

---

<sup>11</sup> RITCHOT, G. et FELTZ, C. (dir.) – *Forme urbaine et pratique sociale*, Les Éditions du Préambule, Montréal, 1985, pp. 173-195.

<sup>12</sup> RÉMY, J. – «Mobilité et ville», in *Demain les villes-essai de réflexion prospective*, Fondation Roi Baudouin, Bruxelles, 1984.